

DOUFIKAR-AERTS Faustina,
*Alexander Magnus Arabicus. A Survey
of the Alexander Tradition through Seven
Centuries from Pseudo-Callisthenes to Šūrī.* Préf.
E. Van Donzel.

Paris, Louvain & Walpole MA (Mediaevalia
Groningana New Series, 13), 2010,
xxv + 416 p.
ISBN : 978-9042921832

L'auteure est bien connue des chercheurs qui s'intéressent au cycle littéraire d'Alexandre le Grand, qui a fait le tour du monde, comme du reste des participants aux congrès ou colloques d'études arabo-islamiques ou de littérature comparée. Comme le rappelle van Donzel dans sa préface, cela fait presque deux décennies que Doufikar-Aerts parle et écrit sur le sujet. Dans l'ensemble, une douzaine de contributions qu'on trouvera listées dans la bibliographie finale de l'ouvrage ici recensé, en plus de la coédition d'un ouvrage collectif.

Ce sont donc les résultats d'une longue et minutieuse recherche, présentés pour l'essentiel en 2003 comme thèse de doctorat à l'Université de Leyde, que nous avons maintenant entre nos mains. Et la recherche ne s'arrêtera pas là ! Car ce monument à la tradition arabe d'Alexandre/Dū 'l-Qarnayn se révèle être un point de départ pour approfondir la multiplicité des genres et des thèmes en rapport avec la question. Par ailleurs, la découverte de plusieurs nouveaux témoins manuscrits relevant des différents courants littéraires discutés, encourage l'édition et l'interprétation de nouveaux documents pour les chercheurs des différentes branches disciplinaires et fournir les instruments pour approfondir encore ce sujet quasi universel. L'auteure a su s'assurer le patronage de l'organisme hollandais de la recherche scientifique (NWO) pour poursuivre sa recherche dans le cadre du projet intitulé *Beyond the European Myth: In Search of the Afro-Asiatic Alexander Cycle and the Transnational Migration of Ideas and Concepts of Culture and Identity*.

La production arabe et islamique est loin de se limiter à une simple répétition ou réélaboration de la seule tradition biographique issue du Pseudo-Callisthène ou encore du genre gnomique grec ou des légendes monothéistes développées dans les milieux juifs ou syro-chrétiens. Mise sur la piste d'un préputé témoin du *Roman* conservé dans un double manuscrit à Istanbul, Doufikar-Aerts a découvert qu'il s'agissait en fait d'un roman populaire du type *sīra*, l'obligeant à se pencher sur ce genre littéraire arabe. Cet important texte couronne, dans une certaine mesure, le cycle arabe du monarque macédonien.

L'ouvrage recensé dans ces pages est globalement réparti en deux parties, la première étudie l'ensemble de la riche tradition arabe d'Alexandre, alors que la seconde analyse, en particulier, le conte populaire transmis par un conteur du nom d'Abū Ishaq Ibrahim b. al-Mufarriq al-Šūrī, originaire manifestement de Tyr et vivant peut-être au XIV^e siècle.

Avant de procéder à l'analyse de l'ouvrage, il nous faut rappeler que le cycle d'Alexandre le Macédonien a connu, ces dernières années, un grand engouement de la part des chercheurs, allant de pair avec la longue mise au point de la publication d'une recherche dont l'essentiel avait été conclu quelques années auparavant. On comprendra donc que les travaux publiés après 2003, même si on les trouve mentionnés dans l'ouvrage final, n'auront pas pu être toujours intégrés. Parmi ceux-ci figurent un ouvrage collectif et un ensemble de trois études que nous citerons souvent par la suite⁽¹⁾ et, à titre de curiosité, signalons le récent essai arabe visant à concilier la figure du général macédonien avec celle du prophète coranique⁽²⁾.

Quatre chapitres, précédés d'une introduction, divisent la Partie I de l'ouvrage de Doufikar-Aerts (p. 1-228) : la réception arabe du roman historique du Pseudo-Callisthène ; Alexandre dans la littérature sapientielle ; la tradition, plutôt religieuse, du « Dū 'l-Qarnayn » ; le roman populaire *Sīrat al-Iskandar* d'al-Šūrī en tant qu'ultime développement de la tradition arabe. Les relations complexes entre ces différents genres littéraires et leurs antécédents « classiques » (grecs, latins, syriaques) avec leurs avatars dans d'autres langues (persan, arabe, hébreu, éthiopien, malais) sont schématisées dans le double *stemma* des pages 91 et 193.

Après avoir brossé, dans l'*Introduction* (p. 3-11), l'état de la recherche sur le roman historique d'Alexandre tel que diffusé à travers les langues et les cultures depuis la fixation alexandrine du Pseudo-Callisthène au III^e siècle, l'A. présente en détail les différentes traductions arabes directes ou

(1) Z. D. Zuwiyya (ed.), *A Companion to Alexander the Great in the Middle Ages*, Leiden-Boston, 2011; A. Sidarus, « Nouvelles recherches sur Alexandre le Grand dans les littératures arabe, chrétienne et connexes », *Parole de l'Orient* 37 (2010), p. 137-176 – étude développée par secteur dans : « AG dans la tradition syriaque (recherches récentes et perspectives nouvelles) », *Oriens Christianus* 95 (2011), p. 1-15 et « AG chez les Coptes (recherches...) », in *Orientalia Christiana: Festschrift für Hubert Kaufhold zum 70. Geburtstag*, ed. P. Bruns / H. O. Luthe, Wiesbaden, 2013, p. 477-495.

(2) Ismā'īl Ḥāmid, *Al-Iskandar al-Akbar wa-Dū 'l-Qarnayn bayna al-tārīḥ wa-l-adyān*, Tālibiyā, Fayṣal, Ĝīzā, Dār Mašāriq, 2009. L'auteur aurait à son compte un essai analogue sur la relation entre Hermès le Sage et le prophète Idris.

indirectes, présumées ou attestées, fragmentaires ou plus ou moins complètes, du texte classique, et les caractéristiques globales de cette transmission spécifique⁽³⁾. Suit l'exposé critique des récits intégrant les livres d'histoire ou de géographie historique, depuis Dinawarī (m. 895) jusqu'à Maqrīzī (m. 1442). Nous noterons l'absence des récits d'origine andalouse, étudiés il y a deux décennies par M. Marín⁽⁴⁾. Quant à ceux d'origine arabe chrétienne, qu'il nous soit permis de renvoyer à nos propres études publiées récemment et où l'on trouvera des corrections et des compléments jugés importants⁽⁵⁾.

Un long paragraphe (§ 1.4.10, p. 29-34) est consacré à la *Niyāhat al-Arab* du Pseudo-Asma'ī, révélée pour la première fois en 1900 par E. G. Browne, mais ignorée depuis, jusqu'aux études érudites de M. Grignaschi des années 1970 et suivantes. Celui-ci avait annoncé une édition (il en existe quatre manuscrits), qui n'a pas encore vu le jour. Pourtant, ce manuscrit apocryphe, qui se situe à la jonction des traditions grecque et persane de la légende d'Alexandre, aurait connu deux remaniements divergents depuis sa première parution vers 850. Il a inspiré bien des auteurs musulmans, à commencer par Dinawarī et ses *Aḥbār ḥiwāl*. Il a exercé une nette influence sur le conte de Şūrī, mais aussi sur le texte copto-arabe dit de Quzman (voir plus bas) et, à travers lui ou un texte similaire, sur la fameuse version éthiopienne !

Dans la section 1.6 (p. 35-73), ce sont les écrits du type *conte* ou *roman* (*qissā*) qui sont passés en revue. Le plus ancien de tous est la *Qīṣṣat al-Iskandar* figurant dans un *unicum*, attribué à un certain 'Umāra, probablement Abū Yazīd 'U. b. Zayd al-Madānī al-Yamānī (al-Anṣārī ?), mentionné par Mas'ūdī et d'autres comme ayant vécu au II^e siècle de l'hégire. Ces écrits avaient été jadis étudiés par I. Friedländer (1913) dans la perspective limitée de la *Chadirlegende*, si bien que Doufikar-Aerts s'est trouvée obligée de l'analyser de manière plus approfondie (p. 35-45). À l'instar de la *Nihāya* dans le groupe des historiens et géographes, ce texte s'est révélé être le plus ancien témoin du roman historique arabe

dépendant de la tradition syriaque et combinant un peu de la tradition religieuse du Dū 'l-Qarnayn, analysée plus loin.

Viennent par la suite les textes de la tradition de l'Occident musulman (Andalus et Maghreb extrême), sur lesquels on pourra consulter l'analyse complémentaire de Z. D. Zuwiyya, dans le chapitre correspondant de l'œuvre collective élaborée presque simultanément⁽⁶⁾. On ne manquera pas de signaler, ici, en complément à l'édition de la recension maghrébine éditée par Zuwiyya lui-même (2001), que Doufikar-Aerts a découvert une nouvelle version conservée dans la Bibliothèque Royale de Rabat (cf. n. 149, p. 50-51) et qu'un avatar saharien sauvé *in extremis* a été récemment édité et traduit⁽⁷⁾.

Notre auteure en vient finalement (§ 1.6.4, p. 58-73) à sa découverte jugée la plus importante, dans la mesure où il s'agit du texte le plus consistant de la tradition syro-arabe du Pseudo-Callisthène et le modèle idéalisé de la version éthiopienne bien connue depuis la fin du xix^e siècle⁽⁸⁾. Son existence avait été stipulée et caractérisée, il y a plus d'un siècle, par les orientalistes allemands Th. Nöldeke (1890) et K. F. Weymann (1901), et voilà qu'on le retrouve transmis par au moins quatre manuscrits copto-arabes⁽⁹⁾. Cette *Sīrat al-Malik Iskandar*

(6) Zuwiyya, *Companion*, ch. 4, p. 73-112. Bien qu'intitulé « The Alexander Romance in the Arabic Tradition », il s'agit uniquement de la tradition islamique occidentale !

(7) G. Bohas, A. Saguer et A. Sinno, *Le Roman d'Alexandre à Tombouctou: Histoire du Bicornu*, Arles, 2012.

(8) Sur cette version au quatrième ou cinquième degré, voir à présent l'aperçu de P. C. Kotar dans Zuwiyya, *Companion*, ch. 7, p. 157-176. Une perspective plus large sur l'ensemble de la tradition éthiopienne est offerte par l'étude, généralement ignorée, de G. Lusini, « Origine e significato della presenza di Alessandro Magno nella letteratura etiopica », *Rassegna di Studi Etiopici* 38 (1994, publié en 1997), p. 95-118. Noter aussi la traduction de la « légende d'Alexandre » par G. Colin, *Alexandre le Grand, héros chrétien en Éthiopie. Histoire d'Alexandre (Zénā Eskender)* (Louvain-Paris, 2007) – texte qui, à son tour, manifeste un remaniement, bien à l'éthiopienne, d'une *Vorlage* copto-arabe laissant transparaître un modèle islamisé de l'ensemble de la légende du Macédonien telle que transmise dans la tradition chrétienne syriaque. Sur tout cela, on peut consulter Sidarus, « Nouvelles recherches », p. 148-150; *Idem*, « AG chez les Coptes », p. 480-482.

(9) Il est fait mention de trois mss. au total, deux parisiens et un berlinois (voir p. 60, n. 173), mais après avoir délivré le texte de son livre à l'éditeur, il y a longtemps déjà, nous avons signalé à Mme Doufikar-Aerts une copie de la collection de mss. de l'Institut copte catholique de Théologie, Maadi, Le Caire, qui s'est avérée conserver le meilleur témoin. Elle travaille à présent à son édition et traduction et a présenté dernièrement son analyse du récit au *Tenth International Congress of Coptic Studies* (Rome, sept. 2012), sous le titre de « The Copto-Arabic or Quzman Version of the Alexander Romance and Its Religious Muslim-Christian Hybridity ».

(3) Considérant l'importance de la tradition syriaque dans ce cadre, signalons la traduction annotée, avec introduction, de la plupart des textes de cette tradition (excluant intentionnellement le roman historique) par G. Bohas, *Alexandre syriaque*. Lyon, ILOAM, 2009. Sur le roman précisément, voir le chapitre correspondant dû à J. P. Monferrer-Sala, dans Zuwiyya, *Companion*, p. 41-72 (ch. 3). Nouvelle mise au point globale dans Sidarus, « AG dans la tradition syriaque ».

(4) M. Marín, « Legends on AG in Moslem Spain », *Graeco-Arabica* 4 (1991), p. 71-89.

(5) Voir note 1, particulièrement « AG chez les Coptes », p. 482-484.

Dū 'l-Qarnayn (*sic*) est désignée par commodité comme étant « de Quzmān » du nom du copiste du manuscrit le plus important, Yūsuf b. 'Atīyya, *al-ṣahīr bi-Quzmān* (*Côme*). Il s'agit donc, pour le moment, d'une recension particulière datant d'avant la traduction éthiopienne située, elle, au XIV^e siècle⁽¹⁰⁾.

Le chapitre 2 (p. 93-133) étudie la figure d'Alexandre dans la littérature sapientielle. Après l'analyse des collections gnomiques dues à différents auteurs, dont les plus importantes reviennent certes à Ḥunayn b. Ishāq et Mubaššir b. Fātik⁽¹¹⁾, on passe au « cycle » ou « roman épistolaire » en étroite liaison avec « le roman historique » (§ 2.3, p. 102-128). Là est discutée abondamment la complexe question de la collection de lettres entre Alexandre et Aristote (avec Olympias au passage), que M. Grignaschi a découverte au milieu des années 1960, dans des manuscrits conservés, encore une fois, en Turquie, et analysée sous différents angles dans les années suivantes⁽¹²⁾. Datée du milieu du VIII^e siècle, c'est-à-dire de l'époque omeyyade, elle remonterait en dernière analyse à un original grec antérieur de deux siècles, sans doute compilé dans les milieux hermétiques ou rhétoriques de Damas ou d'Alexandrie⁽¹³⁾. L'ensemble de l'exposé culmine avec une caractérisation du Macédonien comme « roi-philosophe » dans cette riche tradition arabe, et sa postérité dans le Moyen Âge latin.

Nous en venons au ch. 3 (p. 135-193), qui aborde la tradition musulmane concernant la mystérieuse figure du *Dū 'l-Qarnayn* (« Le Bicornu »), avec son compagnon *al-Hidr/Hādir*, évoquée dans la *Sūrat al-kahf* et généralement identifiée avec le légendaire Alexandre le Macédonien⁽¹⁴⁾. Après avoir parcouru la

série de traditionnistes, d'exégètes ou d'historiens qui adoptent et explicitent cette identification, ou encore les textes du type *Qīṣāṣ al-Anbiyā'*, notre Auteure passe à l'analyse des motifs et des thèmes, dont les plus notoires sont celui du mur emprisonnant les peuples *Gog et Magog* (§ 6-3.4, p. 171-150) et celui du séjour au pays des Ténèbres, avec la recherche de « la Source de vie » (§ 3.7, p. 180-171), récits également connus par la tradition syriaque⁽¹⁵⁾.

Signalons que l'ancienne tradition yéménite attribue à ses propres rois himyarites certains des traits de la figure en question, comme cela est rapporté dans le roman populaire *Kitāb al-Tīgān* d'Ibn Hiṣām, le bien connu biographe du Prophète (m. 833/4), qui se réclame néanmoins de l'autorité de Wahb b. al-Munabbih (m. entre 728 et 731)⁽¹⁶⁾. Or, ce prestigieux traditionnaliste, peut-être d'origine juive, est responsable pour une grande partie des récits bibliques et des *isrā'ilīyyāt* passés à l'Islam⁽¹⁷⁾, ce qui nous reporte aux sources judaïques de la tradition arabo-musulmane concernant Alexandre – thème qui n'a pas été suffisamment mis en lumière, pensons-nous, par Doufikar-Aerts⁽¹⁸⁾. Si nous ajoutons à cela un autre juif converti à l'islam du temps de Muḥammad, transmetteur réputé de traditions judaïques, à savoir Ka'b al-Āḥbār (m. vers 653; cf. p. 139), on imagine bien l'importance de la question soulevée, que l'on ne manquera pas d'associer à la transmission des *suryāniyyāt/nabaṭīyyāt*.

Quoi qu'il en soit, en liaison avec ce courant épique teinté de « messianisme monothéiste » évoqué en parlant des rois himyarites, il convient de signaler un procédé analogue de glorification de certains héros arabo-musulmans, qui date de la deuxième époque omeyyade – avant donc que ne se fixe le cycle littéraire portant sur le grand Roi universel et providentiel... Cet épisode a été récemment mis en lumière par A. Borrut, à propos du prince Maslama

(10) Plus de détails dans Sidarus, « Nouvelles recherches », p. 144-145; *Idem*, « AG chez les Coptes », p. 480-481.

(11) À propos de la réception chez les Coptes de l'œuvre de ce dernier et des florilèges transmis dans des manuscrits copto-arabes, voir Sidarus, « Nouvelles recherches », p. 157; *Idem*, « AG chez les Coptes », p. 484.

(12) Dernière mise au point par M. Grignaschi, « Un roman épistolaire gréco-arabe », in *The Problematics of Power: Eastern and Western Representations of Alexander the Great*, éd. M. Bridges / J. Ch. Burgel Bern, 1996, p. 109-123.

(13) Doufikar-Aerts n'a pas pu consulter l'éd.-trad., avec une nouvelle présentation, de M. Maróth, *The Correspondence between Aristotle and Alexander the Great: An Anonymous Greek Novel in Letters in Arabic Translation*, Piliscsaba, Hungary, 2006. Voir l'important compte rendu critique de D. Gutas dans *Middle Eastern Literatures* 12.1 (2009), p. 59-70. Vestiges importants dans les textes copto-arabes du XIII^e siècle (al-Makīn b. al-'Amīd et autres), dans Sidarus, « AG chez les Coptes », p. 485-488.

(14) Voir maintenant l'analyse de B. M. Wheeler, *Moses in the Quran and Islamic Exegesis*, London/New York, 2002, en plus de l'approche moins solide de K Van Bladel, « The Alexander Legend in the Qur'an 18:83-102 », in *The Qur'an in Its Historical Context*, éd. Gabriel Reynolds, London/New York, 2008, p. 175-203 (ch. 8).

(15) Pour le premier épisode, voir à présent monographie de E. van Donzel / A. Schmidt, *Gog and Magog in Early Eastern Christian and Islamic Sources*, Leiden/Boston, 2010. Le point de départ en est l'étude fouillée, avec traduction, de l'expédition de Sallām al-Tūrgumān (EI², s.v.), envoyé en expédition par le calife abbasside al-Wātiq en 842.

(16) Voir p. 139-142, avec référence à la nouveauté de l'approche critique de T. Nagel dans *Alexander der Große in der frühislamischen Volksliteratur*, Walldorf-Hessen, 1978, et *Qīṣāṣ al-anbiyā'*, Bonn, 1967; voir aussi p. 7, 137-138 et *passim*.

(17) On notera que l'ancienne éd. de Heyderabad du *Tīgān* (1928) a été récemment réimprimée sous le nom précisément de Wahb b. al-Munabbih, *The Book of Crowns on the Kings of Himyar*, Piscataway NJ, 2009.

(18) Le sujet est traité dans l'étude de Wheeler, cf. note 14.

b. 'Abd al-Malik, le général en charge des expéditions contre Constantinople et le Caucase tout au long des premières décennies du VIII^e siècle⁽¹⁹⁾.

Le dernier chapitre de la première partie (p. 195-228) présente la *Sīrat al-Iskandar* d'Ibn al-Mufarrīg al-Şūrī. Ce véritable roman populaire, de plus d'un millier de pages, a été identifié par Doufikar-Aerts dans le double manuscrit Aya Sofia 3003-3004 (871/1466 et 881/1476), lequel avait déjà été signalé, sans plus d'attention, par plusieurs chercheurs⁽²⁰⁾. Il y aurait, en définitive, quelque quatorze autres témoins (!), tous plus tardifs et plus ou moins complets, qui conserveraient ce roman ou des recensions analogues: s'agissant du genre épique du type *sīra*, où les différents « narrateurs » manipulent le texte selon leur goût et leur connaissance de la tradition globale, il n'existerait pas deux manuscrits transmettant le même texte. De plus, il existerait une version en malais portant le titre de *Hikāyat Iskandar* (cf. p. 270-275).

Le caractère composite et multiforme d'une telle tradition ne peut certes dépendre du même type de sources. En vue d'identifier celles-ci, l'unique voie qui s'offre au chercheur est d'aborder la question à partir des différents thèmes et motifs. C'est ce qu'a entrepris Doufikar-Aerts au § 4.4 (p. 203-224). Au paragraphe suivant, qui clôture le chapitre et toute la première partie, les résultats se trouvent synthétisés. D'une manière générale, ce roman (ou ensemble de romans...) démontre une manière propre d'agencement du matériau disponible, en même temps que de nouveaux développements, évidemment tardifs, du cycle arabe d'Alexandre. Aucune source particulière ne prévaut sur les autres, sinon que la marque de la tradition écrite, dans ce dédale de traditions orales, est malgré tout assez patente.

La Partie II de l'ouvrage comprend 3 chapitres (ch. 5-7, p. 229-367) et prétend se centrer sur la *sīra* tout juste évoquée. En réalité, le ch. 6 « Final Conclusion » (p. 279-282) porte sur l'ensemble de l'ouvrage, alors que le chapitre 5 développe ce qui avait été dit au ch. 4, certes dans une perspective différente et plus détaillée. Le ch. 7 offre un sommaire analytique et élaboré du contenu du

ms. Aya Sofia 3003, c'est-à-dire de la première partie des aventures africaines d'Alexandre⁽²¹⁾.

L'analyse du contenu des deux parties (§ 5.4, p. 238-264), est précédée de la description du double ms. d'Istanbul et de l'état des lieux concernant le genre littéraire de la *sīra*, puis suivie de quelques pages comparatives entre la *Sīrat al-Iskandar* et les autres appartenant à ce même genre, avant de présenter le caractère de la traduction en malais intitulée *Hikāyat al-Iskandar*.

On voit bien la richesse et la complexité du cycle arabe d'Alexandre le Macédonien, lequel se situe au confluent de traditions culturelles et linguistiques allant de l'Antiquité gréco-byzantine, du côté de l'Occident, au Monde indo-iranien, du côté de l'Orient (justifiant pleinement le symbole des deux cornes...), en passant par les variétés religieuses et ethnolinguistiques du Moyen-Orient sémitique. Là, il est fait mention régulière de ce « Roi universel et idéal » dans les commentaires coraniques, dans la littérature prophétique et mystique, dans la gnomanologie d'inspiration grecque et même iranienne, dans les histoires ou géographies universelles, ou bien encore dans les contes populaires, sans que le Pseudo-Callisthène classique, en tant que tel, n'entre nécessairement en jeu.

Le travail que nous venons de présenter nous introduit d'une façon exemplaire dans ce dédale de textes et de légendes, non sans manquer de nous offrir un aperçu articulé sur le contenu de l'un de ces romans populaires qui se situe au bout de l'itinéraire de compilation et composition presque millénaire de l'édifiante légende.

Adel Sidarus
Évora, Portugal

(19) A. Borrut, *Entre mémoire et pouvoir: l'espace syrien sous les derniers Omeyyades et les premiers Abbassides*, Leiden-Boston, 2011, p. 265-271.

(20) Un microfilm et une photocopie se trouvent au Caire, respectivement dans le Dār al-Kutub al-Miṣriyya et l'American University of Cairo (cf. p. 200, n° 13, avec n. 12). À ce propos, on ne manquera pas de corriger les données de F. Sezgin, GAS I, p. 305, où le double ms. d'Istanbul et la copie de la BN d'Égypte est attribué à Ka'b b. al-Āḥbār – en fait, la première des autorités invoquées dans la *Sīra* en cause.

(21) C'est de cette partie que Doufikar-Aerts prétend publier une édition, dans le cadre du projet signalé au début de ce compte rendu.